

# LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:  
Trois mois \$ 0.60  
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:  
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:  
Trois mois \$ 0.60  
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 13 Mai 1894.

LA

## Situation ouvrière

Elle n'est pas belle !

Grèves au nord, grèves au sud, famine partout !

C'est à se demander comment la chaudière sociale n'a pas encore éclaté et mis le feu aux quatre coins du monde !

C'est que, s'il est une chose à laquelle il est difficile de se soumettre, c'est bien la faim, et le peuple la souffre, l'endure depuis si longtemps et d'une si effrayante façon, que l'on a peine à comprendre qu'il n'ait déjà broyé mille fois, dans sa colère brutale, ceux qui la lui imposent comme un moyen sûr de l'asservir et de l'exploiter.

Le pain manque aux foyers ; en rétribution d'un épuisant labeur, l'ouvrier n'a droit, lui et ceux qu'il aime, qu'aux privations arrosées de larmes de sang.

C'est ainsi de partout, aussi bien en Chine qu'en Angleterre, en France qu'en Allemagne, en Italie qu'en Espagne ou en Russie. Les deux Amériques elles-mêmes sont aussi profondément contaminées par le mal qui ronge l'Europe.

De partout aussi l'impatience ou la révolte éclate, timide d'abord, puis de plus en plus hardie et audacieuse. Sa première forme est la grève, qui, si elle n'est pas promptement résolue, se traduit par l'attaque à la propriété et la lutte armée contre ses défenseurs, la police ou l'armée.

De là à en arriver à une insurrection sérieuse aboutissant à un mouvement international, à la Révolution Sociale, il n'y a qu'un pas.

Il serait vite franchi.

Et nous croyons, devant le mouvement

gréviste qui convulsionne actuellement le prolétariat des deux mondes, que nous ne sommes pas loin d'en arriver là et que le cataclysme final est proche.

Déjà, certaines grèves européennes ont tourné au tragique par l'intervention obligée des troupes. Les ouvriers ne veulent plus céder d'un pouce dans leurs réclamations, et l'exploiteur qui fait le sourd voit sa fabrique ou son usine démolie ou saccagée. La situation est trop tendue, il faudra bien que ça casse, un jour ou l'autre.

On a parlé, pour parer à cette éventualité, de diminuer les charges qui pèsent sur les masses, en réduisant l'effectif des armées permanentes ou par un désarmement complet des puissances. Ceux qui se bercent de cette douce illusion peuvent attendre longtemps. Tant qu'il existera une question sociale, tant qu'il existera des exploités et des exploités, des possédants et des dépossédés, des gouvernants qui vivent de l'asservissement du peuple, il y aura des fusils et des canons pour mitrailler ce peuple et le maintenir sous le joug.

On l'a bien vu pour la Sicile !

Dès le début de l'insurrection, à la nouvelle que les octrois flambaient et que la propriété des maîtres était menacée, les troupes partirent. 15 mille soldats d'abord, puis 25 mille autres furent envoyés contre les révoltés et le sang coula. A l'heure qu'il est, dix mille Siciliens peuplent les prisons de l'endroit, l'«ordre» est rétabli partout, et les propriétaires terriens et autres, sous la protection de la force publique campée dans l'île, jouissent de plus belle de l'exploitation de leurs esclaves.

L'armée, c'est le soutien de toutes les iniquités, de toutes les monstruosités sociales ; elle ne peut disparaître, elle ne disparaîtra qu'avec ceux qu'elle est appelée à défendre : les brigands couronnés et les brigands coupeurs de bourse.

Non ! ce n'est pas de ce côté que vien-

dra le salut. Il ne peut résider que dans l'affranchissement de la classe ouvrière par elle-même, par son initiative personnelle, par sa force et son courage mis au service de la Révolution Sociale.

Par quel concours de circonstances, par suite de quelles impatiences lassées verrons-nous s'embraser cette maudite société bourgeoise ? De quel côté, sous quel ciel, jaillira le foudroyant éclair des colères populaires ? Viendra-t-il du nord, ou du sud ? de l'Europe ou du nouveau continent ? Il n'est au pouvoir de personne de le savoir. Mais cette conflagration si ardemment désirée par les uns, si redoutée par les autres, peut surgir du plus insignifiant des événements, d'une grève déclarée pour une futilité, d'une vexation policière ou d'une imprudence gouvernementale. Cela peut être aujourd'hui, demain ou dans six mois ou un an ; mais elle ne saurait être évitée.

La Révolution Sociale est dans l'air ; elle gronde de partout, elle se fait sentir dans tous les milieux. Elle est l'espérance, en même temps que la vengeance de tous les spoliés, de tous ceux qui souffrent ; elle sera terrible.

Les premiers coups ont été portés. L'édifice social bourgeois a tremblé sous l'attaque des sentinelles avancées de l'armée prolétarienne. On a pu ainsi juger de son peu de solidité.

Si l'audace de quelques révoltés isolés a suffi pour jeter l'alarme et le désarroi dans les rangs ennemis, c'est que la citadelle qu'ils défendent, que l'on croyait imprenable et à l'abri d'une surprise, est incapable de résister pendant seulement vingt-quatre heures à une simple poussée populaire.

Il faudra bien qu'on arrive à la donner...



pour lequel la conspiration est l'unique moyen d'action.

La conspiration, dans la grande lutte révolutionnaire, ressemble à la guérilla dans la lutte militaire. Comme les combattants sont peu nombreux, le terrain d'action forcément limité, il faut savoir bien employer ses ressources.

L'élément naturel de P. Kropotkine est la guerre sur un vaste champ de bataille et non la guérilla; si les conditions de la nature le lui eussent permis, il eût été capable de devenir le fondateur d'une vaste réforme sociale.

Comme agitateur, il est unique, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Doué d'une parole facile et persuasive, tout en lui est enthousiasme quand il paraît à la tribune. Il possède la faculté de s'inspirer en présence de la multitude qui l'écoute. A la tribune il se transforme. Frémissant, la voix vibrante d'une conviction profonde qui ne saurait ni tromper ni être feinte, il ne parle pas seulement avec la bouche mais avec tout son être.

Ses discours causent une immense impression, car, quand la passion atteint certain degré, elle a le pouvoir de se communiquer et d'électriser l'auditoire.

Quand, pâle et vibrant, il descend de la tribune, la salle éclate en enthousiastes applaudissements.

Dans la discussion en tête à tête il est redoutable aussi. Il sait convaincre et amener à ses idées comme bien peu savent le faire. Très versé dans la science historique, spécialement en tout ce qui se réère aux mouvements populaires, il sait merveilleusement se servir de sa vaste érudition pour éclairer et renforcer par des exemples et analogies très originales et imprévues, les assertions qu'il avance. En cela, sa parole obtient une force extraordinaire de persuasion qui s'augmente encore par la clarté et la simplicité de son exposition.

Ce n'est pas un fabricant de volumes, mais c'est un excellent journaliste, ardent et spirituel. Il conserve dans ses écrits toutes ses qualités d'agitateur.

A ces qualités il joint une activité surprenante et une telle facilité de travail dont Elisée Reclus lui-même, si actif pourtant, s'épouvantait presque.

Il est franc et sincère autant qu'on peut l'être. Il dit la vérité nue et crue sans considération aucune pour l'amour propre de son interlocuteur. Là est le côté le plus saillant et sympathique de son caractère. On peut donner un entier crédit à tout ce qu'il dit. Sa sincérité arrive à ce point que, quelques fois, dans l'ardeur de la discussion, il lui vient subitement à l'esprit une considération inespérée qui le fait penser. S'interrompant, absorbé en lui-même pendant un instant, il se met tout à coup à penser à voix haute, faisant l'attaque et la défense. D'autres fois, cette discussion a lieu mentalement, et tout à coup, se tournant vers son adversaire, Kropotkine lui dit, en souriant: Vous avez raison...

Cette sincérité absolue fait de lui le meilleur des amis et donne un prix spécial à ses éloges ou à ses critiques.

SON ÉVASION DE LA FORTERESSE S'-PIERRE ET S'-PAUL, RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

Dès le premier jour de mon arrestation, pas un seul instant je n'abandonnai la ferme proposition de m'évader coûte que coûte. Mais, si quelque chose est impossible en ce monde, c'est bien de s'évader de la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul. Je forgeai des plans, ou, plutôt, j'en rêvais, parce que je savais fort bien que tout ce que je pouvais imaginer à ce sujet ne passait pas de songes: vains songes.

Après ce prélude, Pierre Kropotkine raconte comment il fut transféré de la forteresse à l'hôpital, où il s'ingénia à faire croire aux gardes qu'il se trouvait toujours dans un état de santé des plus dangereux.

Le médecin l'envoyait faire une promenade quotidienne pendant une heure dans la cour principale de l'hôpital. A ses côtés marchait une sentinelle le fusil sur l'épaule.

Il commença par tout observer très minutieusement pour préparer son plan aussi bien que possible.

La cour était grande. La porte qui, d'ordinaire, se tenait fermée, était alors ouverte parce que, à cette saison (c'était au mois de juillet), l'hôpital faisait sa provision de bois pour l'hiver. Comme ce service devait durer tout au plus quelques semaines, il n'y avait pas de sentinelle à la porte, ce qui était déjà un grand avantage.

Ma promenade était au fond de la cour, en face même de la porte. La sentinelle ne m'abandonnait pas un seul instant et allait à mon côté entre moi et la porte, mais comme je marchais en vraie tortue, chose qui, comme chacun peut s'en rendre compte, est plus fatigant pour un homme bien portant que de sauter et courir, le soldat recourrait au subterfuge suivant: il parcourait une ligne parallèle à mon chemin, mais de cinq pas plus rapprochés de la porte. Son parcours pouvait donc avoir dix pas de plus que le mien parce qu'à n'importe quelle extrémité de sa ligne il était toujours à la même distance de la porte que moi.

Ce calcul que la sentinelle avait fait sûrement, était parfaitement juste en théorie. Mais je pensais que si nous nous mettions à courir tous les deux, le soldat, par instinct naturel, chercherait à m'attraper le plus vite possible et, pour cela, viendrait droit sur moi au lieu de s'élaner vers la porte pour me saisir au passage. Il parcourait ainsi les deux côtés du triangle, tandis qu'il ne me resterait que le troisième à franchir. Sur ce point j'avais donc l'avantage et je pouvais nourrir l'espérance d'arriver à la porte bon premier en courant à égale vitesse, mais, étant encore très affaibli par la maladie, je ne pouvais en avoir la certitude absolue.

Si une voiture toute prête à me recevoir m'avait attendu à la porte, j'aurais eu de grandes chances de réussir.

J'étais sur le point d'écrire à mes amis pour leur communiquer cette ébauche de mon plan, quand je reçus d'eux une lettre qui traitait du même sujet. La correspondance s'établit.

Inutile de raconter les divers plans et projets mis en avant et rejetés. Ils furent nombreux. Une foule de questions

était à résoudre. Mes amis devaient-ils entrer dans la cour pour, d'une manière quelconque, entretenir l'attention de la sentinelle? La voiture devait-elle m'attendre à la porte ou au coin de l'hôpital où elle attirerait moins la vue? Devait-on y poster un de nos amis ou bien y laisser seul le cocher?

Je proposais un plan plus simple et plus naturel, qui finalement fut adopté. La voiture m'attendrait à la porte, parce que je ne me sentais pas la force de courir jusqu'au coin. Un de mes amis intimes promit d'être à la portière pour m'aider à monter le plus vite possible et surtout pour m'habiller sitôt dans la voiture, car je devais tuer en caleçon et chemise.

A l'hôpital, l'unique vêtement que nous avions était une chose aussi longue qu'incommode. Courir enfermé dans une telle gaine, il n'y fallait pas songer.

La première chose à faire, en cas de fuite était donc de s'en débarrasser n'importe comment. Le plus important était d'agir avec la rapidité de l'éclair, car un seul instant de retard pouvait faire tout échouer.

(A suivre).

BIBLIOTHÈQUE DE « LA LIBERTÉ »

PIERRE KROPOTKINE :	
Le Salarial.....	0.10
L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste.....	0.10
L'Agriculture.....	0.10
Un Siècle d'attente.....	0.10
La grande Révolution.....	0.10
ELISÉE RECLUS :	
Evolution et Révolution.....	0.10
Les Produits de l'Industrie.....	0.10
MICHEL BAKOUNINE :	
Dieu et l'Etat.....	0.60
JEAN GRAVE :	
La Société au lendemain de la Révolution.....	0.60

Nous avisons les personnes qui désireraient avoir la collection complète de LA LIBERTÉ parue dans le commencement de l'année 1893, que nous la tenons en vente au prix de \$ 2.50.

Faire directement les demandes par la poste: Casilla del correo 759.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

X., 20 — M., 0.10 — T., 0.15 — A. D., 0.20 — L., 0.50 — S., 5 — M., 0.60 — D., 0.60 — Mme G., 1 — L. C., 2. — Total: 30 \$ 15.

A ce jour: 198 \$.

NOTA.—Plusieurs camarades souscrits à la liste S.-J., de Barracas, s'étant étonnés de ne pas voir insérer la dite liste, nous prions le camarade de nous la retourner au plus tôt afin de pouvoir donner satisfaction aux réclamations qui nous parviennent.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Lorrea, Libertad, Laval, Viamonte, Constitución et Once de Setiembre, ainsi qu'à la librairie de la rue Esmeralda 673. Le demander également aux crieurs.